

tent pas la prière : ils l'empêchent, ils ne font que distraire l'oreille. Ou bien, c'est un soliste qui monte à la tribune, chante un *Ave Maria* quelconque, puis un *Ecce panis* ou un *Pater*. Entre temps, à l'offertoire ou à la communion, l'organiste court d'un bout à l'autre de son orgue, faisant entendre toutes sortes de roulades, sans aucun souci de la prière à exprimer. De même pour les saluts et les vêpres. Ou bien, si l'on chante l'office en plain-chant, le plain-chant n'est pas chanté, mais crié, les fins de phrases, qui devraient tomber comme des syllabes muettes, sont appuyées lourdement et déforment le rythme et la cadence, l'accent tonique du latin est déplacé sans aucun souci du sens des mots et de la signification des phrases.

Le seul chant qui soit approprié à l'église, c'est le plain-chant, ou encore la musique conçue dans le même esprit, c'est-à-dire toute simple et toute pieuse. Alors, tous les fidèles prennent part à l'office, et c'est la vraie prière en commun. Tantôt chantant eux-mêmes les motets communs et faciles du plain-chant, tantôt stimulés à la prière par une chorale d'enfants, de jeunes filles ou d'hommes habitués à interpréter tout dans l'église, même les chants les plus ordinaires d'une façon extraordinaire.

Le maître Vincent d'Indy et Charles Bordes ont formé à la *Schola Cantorum* de Paris toute une pléiade d'élèves, leur enseignant que la musique religieuse devait être une partie vivante de l'office et non un ornement postiche et rajouté. Toute une littérature a été composée dans cet ordre d'idées. Puis sont nées les célèbres sociétés des *Chanteurs de Saint-Gervais*, de la *Hanécantorie des Petits chanteurs à la croix de bois*, et tant d'autres maîtrises que je ne saurais nommer. On a même vu à Bordeaux des élèves du grand séminaire constituer pendant leurs grandes vacances, plusieurs années de suite, une chorale ambulante. Cette *Schola peregrina*, comme ils l'appelaient, voulait faire connaître dans les paroisses du diocèse le plain-